

1. *Emily dans l'ombre du clocher
de l'église Sainte-Gudule*

En 1842, à Bruxelles, rue Isabelle, quand elle enseignait à la pension Heger, jamais Emily Brontë ne leva les yeux vers les autres professeurs. Elle se rendit une seule fois dans la salle qui leur était réservée ; la crise d'angoisse qui l'y saisit fut telle qu'elle n'y remit jamais les pieds. La regardait-on avec attention, tandis qu'elle mangeait à la table du réfectoire, elle détournait la tête dans la confusion, emplie d'une crainte vertigineuse alors qu'elle n'avait peur de rien, en Angleterre, dans le Yorkshire, quand elle était livrée à elle-même et qu'elle parcourait la lande en compagnie de son chien et de son autour, quand elle y rencontrait les

vagabonds et y croisait les fous. Jamais elle n'eut le courage d'adresser la parole à ses collègues quand elle tombait nez à nez sur eux dans les couloirs et qu'ils la prenaient à partie au cours d'une discussion ; elle inclinait rapidement le front. Même les élèves auxquelles elle enseignait la littérature anglaise et la musique, elle ne les regardait pas. Elle parlait un français très beau et cérémonieux. Elle tenait ses mains enfouies dans l'étoffe épaisse de ses jupes. Le soir, elle tremblait, étrangère parmi les étrangères, rencoignée entre le rideau du paravent de son lit et les tout petits carreaux de la fenêtre qui surplombait l'armoire et le chevet. Elle enfouissait son visage au fond des plumes un peu piquantes de son oreiller et y pleurait longuement en silence. Le matin, les barres de cuivre sciant son dos, cachée derrière le rideau, protégée par son paravent, au premier rayon de soleil, adossée à son oreiller, elle lisait dans l'ombre que faisait le clocher de Sainte-Gudule. Quand sa sœur lui demandait si cela allait pour elle, si cette vie était supportable

malgré tout, elle se limitait à répondre : « Je suis contente d'avoir un rideau à mon lit ».

*

Emily Brontë, au clavecin, jouait du Rameau.

Il lui arrivait d'arranger à sa main, en les éclaircissant, en y mettant un peu de gouache blanche, des vieux chants de Haendel pour les rendre à la fois plus aisés à interpréter, plus commodes à mémoriser, plus touchants à reconnaître.

Avant de se résoudre à jouer quelque partition que ce soit, assise devant la table du salon de Monsieur Heger, elle l'entendait dans sa tête. Ses mains, sans qu'on les vît bouger, jouaient sur un clavier imaginaire. Puis elle notait, sur la partition, les doigtés au-dessus de *toutes* les notes.

À la pension Heger, elle n'osait même pas montrer, à la fin de l'heure, aux élèves qu'elle suivait, le morceau qu'elle leur demandait d'apprendre pour la leçon suivante.

Elle se mit à cacher ses mains à l'intérieur des manches de son gilet de laine, ou à les glisser sous les pointes ou les rabats de son corsage. Elle n'aimait pas ses mains parce qu'elles étaient devenues, à ne plus sortir dehors, à ne plus pétrir le pain, à ne plus planter ou extirper des légumes dans le potager, toutes blanches, douces, soignées, les ongles arrondis et propres, féminines, délicieuses.

*

Emily Brontë déclara à sa sœur Ann, à son père, aux deux vicaires, aux deux servantes, quand elle fut de retour dans la cure à Haworth :

– À partir d'aujourd'hui j'exige que personne ne se mette en travers de mon désir de me tenir à l'écart. À l'écart des visiteurs, bien sûr. À l'écart des fournisseurs, cela va de soi. Mais encore à l'écart des autres membres de la famille, cousins, cousines, nièces, tantes. Désormais je veux qu'on me fiche la paix. S'occuper des pauvres, apporter le

thé aux pasteurs en visite, voilà qui est au-dessus de mes forces.

*

(La liberté selon la conception qu'en a Emily Brontë n'est pas un état. Il s'agit d'un irrépressible élan d'émancipation qui entraîne dès la sortie du ventre maternel et qui est à ses yeux infini. La liberté c'est la préservation de l'isolement personnel originaire. Elle dérive de l'autoenlacement fœtal, si proche du mouvement que font les bourgeons des fougères dans leurs crosses menues avant qu'elles se déplient. Cette unité qui est aussi une union avec soi est antérieure à la relation duelle (qui s'instaure aussitôt que la mère nourrit son nourrisson en tendant son sein et en inclinant son regard), antérieure à la relation ternaire par laquelle la grammaire commence (à laquelle on a noblement associé le nom du roi Œdipe), antérieure aux relations plurielles et familiales (soumises et puérielles), scolaires (adolescentes et honteuses),

collectives (droits et devoirs des citoyens). Cette façon de concevoir le destin des jours et l'évolution des âges est proche des enseignements du bouddhisme : libération des étapes successives de la morphogenèse, puis de celles de la phylogenèse, puis de la hiérarchie des classes sociales, puis des bienfaits et des contentions angoissantes de la civilisation. Un matin, alors que la nuit finissait, le prince Çakyamuni se leva de sa couche sans faire de bruit, quitta pour toujours son épouse, enjamba le corps de son fils qui dormait, sortit du palais de son père, rejoignit un arbre au bord de l'eau, s'adossa à son tronc : jusqu'à sa mort il resta assis dans l'ombre de sa ramure.)

*

Mrs Margot Peters rapporte cette confidence que lui fit Charlotte Brontë sur sa sœur Emily :

– Ma sœur Emily veillait sur sa vie privée comme un avaro sur son or. Elle disait qu'elle haïssait la société mais, en fait, je

pense qu'il serait plus juste de dire qu'elle n'en avait rien à faire. Elle aimait la nature, la lande, les nuages, les oiseaux, courir. Elle adorait son chien Keeper. Elle avait appelé son oiseau rapace Fusely comme le peintre Füssli qui passa sa vie à rêver.

2. *Georg Haendel à Hanover Square*

Sir John Hawkins a dit de Georg Haendel : « Monsieur Haendel n'a jamais eu besoin de société ».

À part les longs séjours chez Lord Chandos et chez Lord Shaftesbury quand il s'agissait d'écrire des opéras, parce qu'il lui fallait alors se concentrer entièrement, panoramiquement, douloureusement, à la composition de ces grands ensembles, Haendel ne s'éloignait pas de Londres. (Shaftesbury et Chandos lui réservaient, dans tous les châteaux qu'ils possédaient, l'usage d'un petit

appartement parfaitement étanche pour qu'il y fût à l'aise. Quand il s'y trouvait, personne n'avait le droit d'y accéder, sinon les servantes pour changer le linge, faire le ménage, le lit, emplir de bois la cheminée. C'était seulement aux moments où elles l'apercevaient en train de se promener dans le parc et se diriger vers la forêt. Ou lorsqu'il était à dîner dans la grand-salle.)

Il ne désira pas revoir l'Allemagne.

À Londres, il ne quittait guère la maison qu'il avait acquise près de Hanover Square.

Trois fenêtres deux fois sur la façade.

Deux niveaux au-dessus d'un sous-sol prenant jour sur le pavé de la rue à l'aide d'un long volet de bois plein qui se soulevait en guillotine, lequel abritait la longue cuisine, dans laquelle vivaient et couchaient la cuisinière et une servante.

L'homme à tout faire, qui faisait surtout office de jardinier, logeait dans une des cabanes du jardin.

Il y avait deux pièces par étage. La plus grande donnait sur la rue. La plus petite sur la cour, où se découpaient le lilas, le

rosier grimpant, la vigne vierge, le noyer,
le puits.

Enfin, si l'on s'attardait, on pouvait voir
la brouette.

Le râteau pour les feuilles mortes.

L'arrosoir placé sous la gouttière qui des-
cendait du toit.

*

Il disait toujours eine Giesskanne pour
l'arrosoir en fer, ein Nussbaum pour le
noyer.

*

À l'intérieur du petit salon de Haendel
– selon l'inventaire qui fut fait après sa
mort – il y avait un grand secrétaire en
noyer, une cuvette à eau, un miroir en pied
cerné de laiton et deux impressionnantes
têtes en bois où poser ses perruques. Deux
grosses têtes sans yeux ni bouche pour les
laisser sécher au terme des soirées, toutes
empuantiées de sueur et de fumée. En sorte

de ne pas faire entrer plus avant, à l'intérieur de la maison, l'odeur de société et les sollicitations, les jugements, les amertumes, les crève-cœur.

Dans le grand salon qui donnait sur la rue, un âtre profond cerné de marbres aux veines rouges, des rideaux épais en étoffe de velours rouge (qui descendaient jusqu'au plancher et qui abritaient du bruit des roues des carrosses ou des fers des chevaux), un grand Ruckers, un André plus récent qui avait été révisé par Lambert Hatten, un petit orgue positif.

Une bibliothèque où étaient superposées les partitions les unes au-dessus des autres.

Une table ovale en marqueterie du Wurtemberg.

Un service à thé en porcelaine de Saxe.

*

Au mur juste un grand Rembrandt. C'est l'extraordinaire *Vue du Rhin*. C'est tout. C'est le seul luxe de Haendel.